

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU

A LA

CONSERVATION DES AFFICHES

Rue de la Préfecture, 3

LYON

Ecrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois. 6 f. » c.

Trois mois. 3 50

1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 12 Mai 1860.

GRAND-THÉÂTRE.

Tamberlick est parti; à cette heure peut-être le public de Madrid l'accueille par des acclamations aussi enthousiastes que celles dont nous l'avons salué, il y a quelques jours à peine. — Tamberlick est un de ces chanteurs cosmopolites, oiseaux de passage, toujours posés sur la branche et qui reprennent leur vol dès que la dernière note du concert s'est fait entendre. C'est pour lui que les chemins de fer ont été créés; dans la même année il brave les froids sibériens de St-Petersbourg ou les brouillards de Londres; il se fait entendre à Paris, et continuant sa route il marque chacune de ses étapes par une moisson de succès, et va terminer sa triomphale odyssee à plus de mille lieues de son point de départ.

Dans notre siècle où l'or est parfois le grand et le seul mobile des actions humaines, où le désir immodéré d'arriver à la fortune étreint toutes les âmes, où l'ambition de chacun est de pouvoir mettre un jour sur sa carte de visite ce mot magique *millionnaire*, ce n'est pas le travail de toutes les heures, le travail humble et utile qui mène le plus rapidement au but désiré; le succès

favorise les audacieux qui risquent leur honneur dans les spéculations de la bourse, ou ceux que la nature a doués d'un talent propre à amuser nos loisirs, à nous aider à mener cette vie de Romains, si énergiquement traduite par le *panem et circenses* de l'histoire. En un an M. Tamberlick gagne de quoi faire la fortune de dix familles. Pour notre part, et au point de vue des idées actuelles, ce résultat me semble juste et légitime, surtout par le généreux usage que cet illustre artiste fait de ses richesses.

La direction de nos théâtres avait obtenu de Tamberlick une troisième représentation, qui a eu lieu lundi. Le succès et l'enthousiasme, grâce à l'influence des retardataires ont dépassé ceux des précédentes soirées. M. Tamberlick eût pu se lasser de reparaitre avant que le public eût été las de le rappeler. Espérons que le bon souvenir qu'il conservera de notre ville l'engagera à y revenir, et que nous lui avons dit *au revoir* et non pas *adieu*.

L'année théâtrale approche de sa fin; encore quelques jours et le Grand-Théâtre, jusqu'ici le rendez-vous de la société élégante, des amateurs de la belle musique savamment interprétée fermera les portes pour trois mois, et veuf de sa gloire ne fera plus redire aux échos que le refrain de la chanson du balayeur indifférent. En atten-

dant tous ces artistes, qui vont nous quitter, les uns pour toujours peut-être, les autres pour quelques mois, rivalisent d'efforts et redoublent de zèle, de science et de talent, comme pour rendre notre regret plus amer, et plus vif le désir du retour. — C'est ainsi que dans *Zampa*, le *Pré aux Clercs*, *Galathée*, *Gemma de Vergy*, MM. Achard, Vigourel, Bonnefoy, M^{me} Van-den-Heuvel, de Maësen, Villème, ne pouvant se surpasser continuent à se montrer les plus inimitables et les plus consciencieuses des artistes.

Nous avons eu vendredi, la reprise de *Martha*, et le succès a été le même qu'à la première représentation. Les qualités ou les défauts de cet ouvrage sont connus; la musique de M. Flotow a été déjà trop souvent appréciée pour que nous ayons besoin d'y revenir. — Cette reprise n'est pour nous qu'une occasion toujours heureuse de constater quel talent y déploient MM. Achard et Marthieu, M^{mes} Van-den-Heuvel et Villème.

C'est ce soir qu'a lieu le grand concert de M. Herz, une des plus puissantes individualités musicales de notre époque. — M. Herz n'est pas, en effet, seulement un facteur d'instruments célèbre, c'est en outre le rival des Litz et des Thalberg, et comme compositeur, ses mélodies pleines de grâce fantaisiste et de saisissante originalité, ont passé sur tous les pupitres, illustré tous les albums.

FEUILLETON.

ŒUVRES DE JÉRÔME COTON

Biographie des Acteurs qui ont illustré la scène Lyonnaise.

M. PARENT.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

Les bons artistes font parfois réussir de mauvaises pièces; ainsi, dans le *Siège du Clocher*, Parent jouait un premier comique rendu plus tard par Melcourt, que mes compatriotes ont admiré en 1821 et 22, et il y produisait beaucoup d'effet.

Les Chevaliers du Lim le firent remarquer de plus en plus. A la scène des paroles sacrées de cette association qui redressait un peu les mœurs de la tranquille Allemagne, il montrait un grand sang-froid que partageait le public lorsqu'il se fait reconnaître, afin de sauver la comtesse de Neuhourg. Cette scène était fort bien jouée.

Parent reprit le rôle d'Abélino du *Pont du Diable*, la pièce qui a eu à Lyon le plus de représentations pendant l'espace de vingt-cinq années, et qui a toujours été vue avec plaisir comme une nouveauté, soit pour la beauté de ce mélodrame, soit pour sa mise en scène, soit pour ses décors. M. Parent fut le seul qui mima bien la scène de folie du premier acte. Ne croyez pas, mes chers lecteurs, que parce que M. Parent m'a servi de père, je me laisse aller jusqu'à lui prodiguer des éloges non mérités; — il n'en est rien. Tous les Lyonnais qui ont connu Parent vous diront que ce que j'écris est bien vrai, car dans les nombreuses biographies que le journal *L'Entr'acte* a publié j'ai toujours écrit avec impartialité; ma devise sera toujours la vérité, rien que la vérité.

Dans la *Bataille de Pultava*, ou *Pierre-le-Grand et Charles XII*, Parent était bien le héros de la Suède; il avait bien attrapé l'allure du vainqueur de Narva. Au deuxième acte, à l'entrevue des deux souverains du Nord, Parent surpassa en grandeur le czar Pierre.

Ces deux rivaux de gloire, si bien peints par Frédéric et Boirier, excitèrent un enthousiasme

parmi les spectateurs, qui se traduisit par une grêle d'applaudissements que l'on ne pouvait arrêter. Il faut dire aussi que le czar était représenté par Hippolyte Brée.

Cette pièce historique eut un grand succès d'argent.

Il en fut de même de *Strélitz ou la Conspiration de Moscou*, où Parent représentait le conspirateur Sukunim.

On monta à grands frais de décors, de costumes et de musique, les *Ruines de Babylone* ou *Gaiffar et Zaida*, mélodrame historique de Guilbert de Pixérecourt, qui fit courir tout Lyon.

Parent concourut au succès mérité d'un ouvrage qui fit recette jusqu'en 1819.

Dans le petit rôle de Buzmann de l'*Aveugle du Tyrol*, il se fit remarquer. M. Ribier le pria de jouer un rôle qui n'était pas de son emploi, celui de Franck dans *Charles ou les dangers de l'Inconduite*, drame arrivé en Angleterre, dans le comté de Galles. Ce rôle appartenait de droit à notre ami Veiss, qui, malgré que son talent commençât à se faire remarquer, ne put venir à bout de se mettre ce rôle dans la tête. Parent le joua en co-

THÉÂTRE D'OPÉRA-COMIQUES.

LA VOIE SACRÉE.

Il y a plus d'une manière au théâtre d'impressionner la foule. — Nous avons la comédie d'A. Dumas et de Th. Barrière, reflet ou daguerréotype plus ou moins exact de la société, des mœurs et des habitudes du XIX^e siècle; puis vient le drame tel que le comprennent MM. Bouchardy ou d'Ennery. — Les uns préfèrent ceci, les autres cela. — Les auteurs connaissant le goût du public, l'exploitent à leur profit, et quel que soit le mode qu'il aient employé, tous prétendent faire de la littérature. Mais en dehors de ces œuvres écrites ou pensées sérieusement, il y a une littérature que l'on pourrait appeler la littérature à coups de canon; il y a des pièces à mitraille, des drames *armstrong* ou *rayés*, dont la portée et les effets sont incalculables. — C'est dans cette dernière catégorie qu'il faut ranger *la Voie sacrée* ou *les Etopes de la Gloire*.

Pour donner un compte-rendu exact de cette œuvre, où la balle cylindro-conique et la bayonnette tiennent le haut rang, il faudrait découper le *Moniteur*, et en extraire les proclamations, discours et bulletins de la campagne d'Italie. — Vous voyez qu'il me serait assez difficile d'analyser une pièce qui commence par des enrôlements volontaires, et dont l'action se déroule dans les plaines de la Lombardie, sur les champs de bataille de Palestro, Magenta, Solferino, pour se terminer dans une apothéose en l'honneur de la paix. — Eh! qu'importe l'intrigue et le canevas du drame quand le clairon sonne, que le canon fait entendre sa grande voix, que la fusillade pétille et que les hauteurs de Solferino, couronnées par cent mille Autrichiens, sont emportées par les zouaves au hasard de la fourchette. — Vous êtes Français! je suis Français! nous sommes tous Français! L'ennemi est vaincu, vive l'Empereur!

Une seule chose m'étonne dans ces drames

médien fini. Il donna à ce valet fripon le caractère de Figaro l'ainé dans la pièce intitulée *les deux Figaro*, que son auteur Martelly n'avait qu'une fois, à Lyon, jouée sur notre première scène. Parent interpréta avec talent ce nouveau caméléon qui change de face à chaque scène.

Dans le rôle de Sans-Quartier de *l'Enfant du Grenadier*, Parent fit merveille avec M^{me} Marigny.

Il reprit, après Vicherat et Reyneaux, *Montbars l'exterminateur* ou *le Dernier chef des Flibustiers*; dès le premier acte on remarqua qu'il disait mieux la prose que ses devanciers.

On monta à Lyon *l'Homme de la Roche* ou *la veille de la Saint-Jean*, drame d'Augustin Apdé, qui était venu à Lyon pour y écrire des ouvrages tirés des annales du département du Rhône, tels que *les Romains à Lyon*, *Thérèse et Faldoni*, *la tour de la Belle-Allemande*, etc, qui eurent des succès fous, et qui emplissaient chaque soir la caisse de l'administration.

J. COTON.

(La suite au prochain numéro.)

militaires, c'est qu'on puisse rencontrer assez de figurants débonnaires au point de se laisser régulièrement rosser tous les soirs aux applaudissements d'un public ivre de jeux guerriers. Je crains toujours qu'à un moment donné, le comparse chargé du rôle humiliant d'Autrichien ne se révolte contre les nécessités de la mise en scène; ce serait alors un combat pour de vrai. Que deviendrait la pièce dont le dénouement serait ainsi brusquement changé? — On se souvient, à ce sujet, de la demande adressée par les figurants du Cirque à leur directeur. Ils désiraient ne pas être toujours condamnés au rôle de vaincus, et voulaient de deux jours l'un être Français à leur tour; — la difficulté se termina à l'amiable par une augmentation de solde.

Après un drame tel que *la Voie sacrée*, il me semble que ce ne sont pas des éloges ordinaires qu'il faut distribuer aux acteurs chargés des différents rôles. — Aussi, pour un moment, j'usurpe les fonctions de ministre de la guerre et je nomme général de brigade, le colonel Cauvin; capitaine, le lieutenant Franck; officiers, MM. Laty, Bardou, Lamy et Duriez, qui n'étaient que simples soldats. — La croix d'honneur fera bien sur la poitrine de M^{lle} Ravier, qui devient en outre cantinière de *la grande armée*; — je rends la liberté au colonel Ungher-Lemerrier; — enfin je ressuscite Dupré mort au champ d'honneur comme général autrichien. — J'espère qu'on sera content de moi, je ne puis faire plus, n'ayant pas le droit de disposer réellement du moindre bureau de tabac.

C'est mardi prochain qu'aura lieu le bénéfice de M. Cauvin, déjà nommé; l'heureux bénéficiaire offrira au public le plus attrayant spectacle: *Jeanne qui pleure* et *Jeanne qui rit*, le dernier grand succès du Gymnase; *Tout chemin mène à Rome*, *le Déjeuner de Fifi*, *A deux de jeu*.

MAXIME.

LE Puits du Diable.

(Suite et fin.)

M. Vanneau réfléchissait, et malgré son esprit antipathique au merveilleux, il semblait presque convaincu.

Son interlocutrice lui porta un dernier coup.

— En tout cas, monsieur, vous êtes contraint de faire dépendre votre mariage d'un jugement qui se produira au milieu d'un énorme scandale. Vous seriez bien hardi et bien amoureux de vous mettre à la discrétion de tant d'événements.

— Sans doute, tout cela est fort sensé, répliqua M. Vanneau convaincu, mais un reste de respect humain lui suggéra une objection:

— Qu'en pensera madame Forestier?

Madame de Vatteville le regarda avec une compassion mêlée d'étonnement.

— Pour un homme habile, vous êtes peu clairvoyant, monsieur, dit-elle.

— En effet, répondit le prétendu comme si on venait de lui enlever un bandeau de dessus les

yeux, Madame Forestier hésite bien à prendre un parti.

— J'aurais peur, à votre place, qu'elle ne vit pas le portrait d'un trop mauvais œil.

M. Vanneau ne répondit rien. Déjà trop humilié de la scène du matin, il se souciait médiocrement du rôle de paladin qui lui tombait dans le cas d'une poursuite, d'autant que le tournoi judiciaire devait se prolonger, si le prétendant persistait. Cette réflexion aboutissait à un point d'interrogation inquiétant: quelle en serait l'issue?

M. Vanneau congédia l'adjoint, le garde, et fit évacuer la cour aux curieux. Il s'était décidé. S'approchant avec une politesse qui ne prétendait pas à la chaleur, il salua madame Forestier.

— Il n'est pas convenable, dit-il, que je m'occupe directement des suites de cette affaire; j'y ai trop d'intérêt! mais mon concours et mes conseils vous sont toujours acquis.

La phraséologie hyperbolique du prétendu s'était fort élaguée.

— Je crois que vous avez raison, dit en rougissant madame Forestier, pendant que le créole laissait rayonner un regard de joie et madame de Vatteville un sourire narquois; il est mieux que je prenne un parti après mûre réflexion, en dehors de toute influence.

M. Vanneau salua profondément et se retira fort enchanté de sa propre prudence.

— Prétendant le matin, démissionnaire le soir, M. Vanneau porte le deuil de sa nocce sans changer d'habit, murmura madame de Vatteville en voyant le gros prétendu s'éloigner.

Le bruit du retour miraculeux de M. Forestier s'était promptement répandu à Suresnes. On vint de tous côtés et sous différents prétextes, d'abord pour connaître les suites de l'aventure, puis un peu pour jouir de la déconvenue de la veuve, car il entre toujours quelque malveillance dans la curiosité.

La veuve avait prévu tout cela. Dès le soir même de l'événement, elle avait quitté sa maison de campagne.

On sut seulement qu'outre madame de Vatteville, madame Forestier était accompagnée du revenant. Cette particularité donna beaucoup de crédit à l'opinion qui penchait pour la résurrection.

M. Vanneau, prétextant une affaire, esquivait les curieux qui se rabattaient vers lui, en retournant dans le département de la Marne.

Réflexions faites, il trouva que madame de Vatteville était de bon conseil. Il en vint même à redouter que madame Forestier ne le constituât en champion de ses intérêts et lui donnât un rôle dans un procès appelé à devenir célèbre. La beauté et les qualités de la veuve constituant la meilleure part des avantages qu'elle offrait, l'homme d'affaires ne regretta pas trop, à cause des inconvénients, d'avoir manqué son mariage. Il finit par croire à un trait d'originalité du premier mari, et il ne songea pas sans frémir au personnage qu'il eût été exposé à jouer si M. Forestier fût arrivé moins à propos.

Il ne sut que plus tard la substitution de personne, mais il n'avait plus le droit de s'en plaindre, car il s'était hâté d'épouser de son côté la

veuve d'un riche droguiste de la rue des Lombards.

Au printemps suivant, les perplexités revinrent, la veuve reparut en compagnie de celui qui avait causé la rumeur sur laquelle Suresnes avait vécu pendant une année. Pendant longtemps, M. Forestier fut regardé comme une espèce de vampire.

Seulement, en le voyant sédentaire, rangé, attentif, en constatant la parfaite intelligence et l'amour qui semblait régner dans ce ménage quasi-posthume, plus d'une femme se prit à désirer que son mari fit un pèlerinage au miraculeux *Puits du Diable*.

ANÉDÉE AUFAUVRE.

FIN.

COMMUNICATION

Sur la méthode Pestalozzi-Robertson-Voland. Nouvelle méthode pour apprendre à lire, écrire, traduire et parler l'anglais sans maître, avec la prononciation figurée par des lettres, publiée par Claudius Voland, chef de l'Ecole linguistique, industrielle et commerciale de Lyon; 1 vol. in-8; l'auteur, rue Centrale, 15, à Lyon.

MESSIEURS,

Un progrès incontestable, accompli depuis quelque temps parmi nous, se trouve dans l'intérêt qui s'attache de toutes parts aux questions d'instruction publique. Le temps n'est plus où, d'un côté, il fallait lutter péniblement pour faire pénétrer chez les masses quelques rayons de lumière; où de l'autre, on employait toutes sortes de moyens pour paralyser les efforts qui tendaient vers ce but. Il ne s'agit plus aujourd'hui, entre les divers partis, que d'une rivalité de moyens pour l'enseignement, sans que personne conteste désormais la nécessité de donner à chacun l'instruction qui lui manque.

Parmi les hommes de notre époque qui ne craignent pas d'étudier à fond toutes les méthodes utiles, de les combiner pour résoudre le problème ardu d'un enseignement rapide et facile, nous devons vous citer M. Claudius Voland, l'habile chef de l'Ecole linguistique de Lyon.

Le livre remarquable qu'il vient de publier en est la preuve.

L'auteur procède par les faits ou méthode naturelle; les règles sont données comme conséquence des faits.

Une série de mots placés dans chaque leçon évite l'emploi d'un dictionnaire pour les thèmes et les versions renfermés dans chaque leçon; de là économie de temps.

La dérivation figure dans les 25 premières leçons, et par son secours on acquiert facilement la connaissance de quelques centaines de mots à l'aide de quelques lettres ajoutées au mot primitif ou radical.

Les règles sont d'abord disséminées, afin de ne pas surcharger la mémoire de l'élève, et viennent ensuite prendre place dans l'ouvrage dans un ordre grammatical, au moment où l'élève préparé est à même de les recevoir et de les comprendre.

Enfin, un chapitre composé de 15 pages a été consacré à la prononciation pratique, c'est-à-dire que le texte anglais écrit est accompagné du même texte anglais prononcé, figuré par des lettres.

La 60^e leçon est une récapitulation ou une véritable grammaire anglaise résumée en 5 pages.

Nous sommes heureux, messieurs, d'avoir pu vous donner une faible idée de l'ouvrage si hérissé de difficultés que vient de publier M. Voland, et nous vous proposons de poser honorablement dans vos archives l'œuvre de cet habile linguiste

(Adopté)

D^r B. LUNEL.

MÉLANGES.

**

Le compositeur Paër, l'auteur du *Maître de Chapelle*, passant à Toulon, fut vivement pressé de faire exécuter une de ses compositions.

Comme il objectait que pour cela il fallait des chanteurs, on lui amena trois jeunes hommes ayant des voix remarquables.

C'était tout simplement trois forçats.

Un surtout fit l'admiration du maître, qui oublia complètement la position de son nouveau ténor.

— Veux-tu venir à Paris, lui dit-il? Je me charge de te faire une grande position.

— Je ne demanderais pas mieux; mais on ne me laissera pas partir, répondit douloureusement le pauvre diable.

— Ceci me regarde, tranquillise-toi.

— Mais, monsieur, reprit l'infortuné jeune homme, comment voulez-vous que j'ose me mêler à des chanteurs avec ce que j'ai sur l'épaule?

Qu'as-tu donc sur l'épaule, mon garçon?

— Voyez!

Et, écartant sa chemise, il montra sur sa chair une place où le fer rouge avait imprimé d'une manière indélébile les terribles lettres T. F.

— T. F. ! s'écria Paër, qui poursuivait son idée. T. F. ! mais c'est parfait, mon garçon; on dirait que cela a été fait exprès, T. F. ! ça fait justement THÉÂTRE-FEYDEAU. On fera marquer les autres.

**

Une histoire de 1833. — Quand Ponchard jouait *Jean de Paris*..., il se faisait servir en scène un excellent verre de vin et une aile de poulet succulent; il mangeait et buvait à cœur joie, tandis que M^{lle} Prevost chantait son grand air! et pour avoir bien le temps de savourer ce lunch improvisé, il avait payé le chef de claqué pour faire bisser l'air de cette pauvre mademoiselle Prevost! qui, d'abord très-flattée de ce succès qu'elle n'avait pas demandé, en fut très-contrariée lorsqu'elle en comprit la raison.

Un soir, au moment où Ponchard avale la première bouchée, elle fait un couac; on chute... elle passe la moitié de son air! Ponchard

continue à manger sans s'en apercevoir!... la claqué n'ose crier *bis*... C'est au tour de Ponchard... Ponchard attaque l'os de l'aile... on fait silence, Ponchard se verse à boire. — L'orchestre s'arrête!... Ponchard porte le verre à ces lèvres!... on murmure. Ponchard fait claquer sa langue contre son palais... en disant: Pas mauvais!... c'est du Clos-Vougeot! chante, ma petite Prevost... chante... moi je mange!... Tout à coup un coup de sifflet vient l'arracher à son extase!... Ponchard se lève... regarde le public... contemple sa camarade qui riait aux éclats... comprend la position... et reprend son rôle avec plus d'entrain que jamais.

Depuis ce temps, il s'est contenté du poulet accessoire de l'administration.

**

C'était en police correctionnelle; il s'agissait d'une affaire de coups et blessures ayant occasionné incapacité de travail.

Le principal témoin, marchand de vin de son métier, chez lequel la bataille avait eu lieu, était interrogé par le président sur les détails de la mêlée.

— Témoin, lui demanda le président, lorsque le plaçant proféra des injures contre l'accusé, à quelle distance se trouvait-il de ce dernier?

— A quelle distance? répondit avec naïveté le marchand de vin; oh! mon Dieu, monsieur le président, à peu près comme d'ici à *votre comptoir*!

**

Cette fois, il s'agit d'un voleur élégant qui, sous le prétexte de choisir une bague chez un bijoutier, en avait clandestinement glissé quatre dans la manche d'un paletot irréprochable (seulement au point de vue de la coupe, bien entendu). Notre homme se démenait comme un beau diable, essayant de prouver son *alibi*, de démontrer qu'il y avait erreur, imaginant en un mot, pour établir son innocence, les excuses les plus fantastiques. A la fin, à bout d'arguments:

— Monsieur, dit-il en s'adressant au bijoutier qui déposait contre lui, à quel moment dites-vous que ce prétendu vol aurait été commis?

— A quel moment, fit l'autre un peu embarrassé, je ne pourrais le préciser; tout ce que je sais, c'est que vous m'avez pris ces quatre bagues, à peu près entre le déjeuner et le dîner.

— Il ment, monsieur le président! s'écria le filou triomphant, je ne prends jamais rien entre mes repas!

Dans notre dernier numéro nous pensions publier en entier la biographie de M. Herz. Une erreur de mise en page en a fait supprimer la moitié.

Nous croyons être agréable à ceux de nos lecteurs qui n'ont pas eu le journal du dimanche 6 mai, en reproduisant aujourd'hui *in extenso* la

biographie du célèbre pianiste que nos dilettanti vont applaudir ce soir.

—

HENRI HERZ

PIANISTE COMPOSITEUR

« Je viens de nommer le plus fécond, le plus infatigable peut-être, et, à coup sûr, l'un des plus célèbres artistes de ce temps. Aussi, parmi les physionomies, que je suis en train d'esquisser, — j'ai déjà fait passer, sous les yeux de mes lecteurs, celles de quelques-uns des princes de l'art musical, — n'est-ce vraiment pas la moins curieuse et la moins intéressante.

» HENRI HERZ est né à Vienne, en Autriche, d'une famille aisée. Il avait quatre ans à peine, quand son père, — que je vois encore, dans mon souvenir, se promener, courbé sous le poids des ans, le long du boulevard Montmartre, et dont la vieillesse s'est doucement éteinte dans les rayons de la gloire de son fils; — quand son père, dis-je, grand amateur de musique, lui donna, comme joujou, un petit piano, pour éveiller en lui l'instinct de cet art. Il en reçut les premiers enseignements, à Coblenz, de l'habile organiste Hüntten, et ses études furent si bien dirigées, qu'à l'âge de huit ans il parut dans un concert public. Jusque-là, rien de surprenant; car ces petits prodiges de talent tout mécanique ne sont pas rares de nos jours. Pauvres fleurs sans parfum poussées en serre chaude, ils s'étiolent et passent vite, ne laissant que le souvenir d'un éclat éphémère.

» Heureusement, Henri Herz avait le feu sacré. Libre de ces obstacles qui entravent tant de génies au début de la carrière, et grâce à une vigoureuse et intelligente direction, soutenue par une volonté ferme de parcourir glorieusement la route où il avait engagé son avenir, il vit sa jeunesse s'épanouir au milieu des triomphes. L'Allemagne, sa patrie, fut témoin de ses premiers succès. Mais Paris, ce centre éternel où viennent converger tous les rayons, Paris, cette ville immense, faite à la taille de toutes les hautes renommées, Paris devait lui donner le véritable baptême de la gloire. Quand il y vint, il avait douze ans. Admis, quoiqu'étranger, au Conservatoire de Paris, il entra dans la classe de Pradher; mais il n'y resta que peu de temps; car, dans la même année, il obtint le premier prix de piano; voici dans quelles circonstances. Après la distribution des morceaux du concours, le jeune Herz tomba malade si sérieusement, que tout travail lui fut interdit. Cependant, le jour décisif du concours approchait, et ses camarades de classe se félicitaient d'être débarrassés d'un rival redouté. Alors, le pauvre malade écrivit à son professeur et le pria de venir lui donner une leçon, pour essayer ses forces. M. Pradher accourut, et, à l'aspect de la pâleur de son élève de prédilection, le détourne de son dessein, en lui recommandant de se soigner et de prendre du repos. Mais une fois son maître disparu, Henri Herz s'élance hors du lit, court à son piano, étudie seul le morceau du concours, et, le lendemain, se présente au Conservatoire, pour soutenir la lutte avec ses concurrents. En effet, son tour arrivé, il se met au piano, malgré les conseils de

son professeur et de ses amis, et, au grand ébahissement des juges et des auditeurs, il remporte le premier prix à l'unanimité.

» Or, à cette époque, l'arène artistique ne manquait pas de redoutables athlètes et d'illustres rivaux. Pourtant, notre jeune lauréat n'hésita point à entrer en lice. Précédé de la réputation que lui avait déjà faite son tour de force au Conservatoire, c'est en 1825 qu'il affronta, pour la première fois, d'une façon solennelle, le jugement du public parisien, et les applaudissements de la foule répondirent à son audace. Son jeu sévère, correct et élégant, l'expression et le brillant de son doigté, lui conquirent si bien les suffrages, qu'il ne tarda pas à devenir le héros de tous les concerts. Une fois en possession du rang qu'il avait ambitionné, M. Henri Herz, — et ce fut gratitude de sa part, — planta définitivement sa tente, comme un roi conquérant, dans cette bonne ville de Paris, qui avait si noblement acclamé sa bienvenue; puis, songeant avec raison que le virtuose ne survit pas à sa gloire, quand il ne laisse après sa mort que le souvenir d'un mérite inhérent à sa personne, il rêva d'autres palmes et des succès impérissables. A l'exemple des Weber, des Hummel, il voulut devenir aussi compositeur. Il étudia donc avec ardeur, sous la direction de MM. Deurten et Reicha, tous les principes d'harmonie, de fugue et de contrepoint; puis l'inspiration vint avec les années, et il ne tarda pas à prouver que la science n'était pas tombée dans un terrain stérile. J'en appelle d'abord à la longue et savante méthode qu'il a écrite avec un soin qui en fait une œuvre classique. La partie théorique de cette méthode, qui en est à sa deuxième édition, est traitée de façon à témoigner que l'auteur possède merveilleusement le mécanisme de son art et le démontre avec un talent bien rare assurément. Car, hélas! que de milliers de maîtres d'école pour trois ou quatre professeurs de premier ordre!

» A quelle époque M. Herz fit sa méthode, — la chose importe peu. Là n'est pas le principal élément de sa réputation, comme compositeur. J'ai dit qu'il était le plus fécond, le plus infatigable, et n'ai rien avancé de trop. M. Henri Herz est, dans la composition pour piano, ce que sont MM. Alexandre Dumas et Scribe en littérature, M. Horace Vernet dans la peinture. L'univers entier est inondé de ses œuvres. C'est le répertoire le plus riche, le plus varié, le plus recherché que je sache. Que d'imagination, que d'esprit, que de sentiment, que de poésie répandus à profusion dans ces pages qui ont charmé notre jeunesse, qui rafraichissent nos souvenirs et bercent encore notre âge mûr! J'avais seize ans à peine, quand *la Violette* emplissait déjà mon âme d'une harmonie suave et inconnue. Depuis ce temps, *la Violette* a fait le tour du monde; elle est toujours pleine de fraîcheur et sera toujours, — sinon le plus beau, — du moins l'un des plus beaux joyaux de cet érin musical qui fait la gloire de l'auteur.

» Qui ne connaît ses variations brillantes sur l'air *Ma Fanchette est charmante*, son *Crociato*, son *Guillaume-Tell* et cent autres morceaux inspirés par les chefs-d'œuvre de nos maîtres? Car cet artiste a écrit plus de deux cents ouvrages, et ce

n'est pas trop que d'en placer la moitié au nombre des plus estimés parmi les œuvres de ce genre. Et en effet, grâce surtout à l'idée qu'il eut de vendre simultanément ses compositions en France, en Allemagne, en Angleterre et en Italie, au lieu de les abandonner à la contrefaçon, ses éditeurs ne lui doivent-ils pas leur fortune? Il n'est pas jusqu'à la vogue attachée à son nom, comme professeur, qui n'ait aidé à propager, à faire rechercher et apprécier le fruit de ses veilles. Comment, avec une telle activité d'esprit jointe à une telle supériorité, ne pas avoir une renommée universelle? Il n'y a pas une maison, pas un appartement, pas un trou, orné d'un piano ou d'une épinette, — en France, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, en Russie, en Turquie, en Amérique, partout enfin, — où ne se trouve inscrit le nom de l'illustre artiste sur une œuvre musicale, lorsqu'on ne l'y voit pas quelquefois sur un piano sorti de ses ateliers. Car, en vérité, M. Herz a ambitionné et épuisé tous les succès dans la sphère de son génie. Pianiste, il se fait applaudir dans toutes les villes où il y a un public dilettante; — compositeur, il défraie les concerts, les salons et les veillées du foyer domestique; — professeur, il voit la foule des élèves accourir à ses leçons, qui lui prennent neuf heures de chacun de ses jours, sans que pour cela il ralentisse ses études, sans qu'il cesse d'apporter le même soin à ses ouvrages; — écrivain, il trouve le loisir de publier dans la *France musicale* une série de lettres et de feuilletons sur son grand voyage de 1846 aux Etats-Unis, à la Havane, au Mexique, au Chili, au Pérou et en Californie, longue excursion de cinq ans, pendant laquelle il donna plus de six cents concerts, et recueillit une moisson d'or et de couronnes; — facteur de pianos, il obtint une médaille d'or à l'exposition de 1844 et une médaille d'honneur à la grande exposition de 1855; et, quand la fortune et la gloire lui sont venues au bout de cet immense et magnifique labeur, il élève à la déesse Harmonie un temple gracieux, coquet, confortable, où la foule court applaudir, chaque hiver, les plus illustres des virtuoses de tous les pays.

» Maintenant, est-ce comme pianiste, comme compositeur, professeur ou facteur de pianos qu'il a été décoré de la croix d'honneur en 1832, et successivement de plusieurs ordres étrangers? Je l'ignore. Mais un seul de ces titres eût suffi à lui faire obtenir ces distinctions honorifiques; à plus forte raison les quatre ensemble.

» Artiste, Henri Herz est une individualité accentuée, que la foule peut apprécier et juger, à la hauteur où il est placé. Homme du monde, il est d'une distinction sévère, d'un esprit charmant; il a beaucoup voyagé, beaucoup observé, beaucoup retenu; son abord est réservé, un peu froid même; mais sous cette enveloppe de glace bouillonne une âme de feu, bat un cœur d'or, se cachent les plus riches trésors de l'intelligence. »

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,
Rue Mercière, 92.